

## LA LIBERTÉ DE NE PAS SE SOUSTRAIRE

à M., en remerciement de son implication vive.

\*

*Tout ce que je porte attaché en moi, se trouve libre quelque part. Antonio Prochia*

À l'interphone vous devez dire comment vous vous appelez, votre numéro de plaque d'immatriculation, et pourquoi vous êtes ici. Pourquoi? Pourquoi vous êtes ici? Cela commence à ce moment, avec cette question que vous vous posez à vous-même : pourquoi suis-je *ici*?

Plus tard vous comprenez que tout le monde, ici, se pose cette question, à l'exception du personnel que vous percevez partagé ; beaucoup semblent réfuter la question, peu semblent encore attentifs. Les poignées de mains sont trop molles, ou exagérément dures. Peu vous touchent.

Vous vous dites : je dois prendre des notes, comprendre à rebours le sens de l'endroit, le sens de ma présence ici, justement. Vous n'en faites rien, vous êtes trop occupé à être vraiment là, à ne pas vous éloigner. Il y aurait tellement à dire, mais noter vous semble déjà trop *dehors*. Vous restez.

Après la grille liée à l'interphone, lié à la réception, vous roulez encore quelques centaines de mètres. En passant devant la baraque de la réception vous faites un signe de la main à la voix de l'interphone dont vous ne percevez pas le visage, puis vous garez la voiture sur une place à proximité d'un très beau et très grand pin, ou un cèdre, vous ne savez plus. Juste derrière il y a un parc de ronces artificielles qui enclot plusieurs bâtiments et terrains de sport. Vous apprenez par la suite que la disposition de ce fil de fer coupant s'appelle « barbelé concertina ». Ce n'est pas drôle.

Il y a une autre grille. Quelqu'un, un gardien qui se tient droit, vous attend derrière, avec à la main un trousseau de clés pour ouvrir le grillage.

– *Bonsoir messieurs.*

– *Bonsoir.*

– *Vous êtes ici pour la musique?*

– *Oui.*

– *Suivez-moi.*

Vous vous répétez : *pour la musique* et cela vous semble étranger. Vous n'avez pas encore de réponse. Vous oscillez seulement entre *oui* et *non* sans bien comprendre ce que cela peut vouloir dire; peut-être l'angoisse. Vous ne savez pas plus non plus s'il faisait beau ou non, vous pensez que oui.

Sous le porche, quelques marches avec de chaque côté des bacs à fleurs en béton extraordinairement rectangulaires, fonctionnels. Des contenants, rien de plus, avec des roses dedans. Quelques roses. Vous vous dites : ici, la forme

est incroyablement dominante, le sujet est écrasé par la forme. Aucune attention n'est portée à la beauté.<sup>1</sup>

Soudain vous sentez monter en vous une oppressante solitude; vous prenez conscience que vous avez une sensation d'enfermement dans votre propre corps.

Vous pensez à une architecture du désespoir, une chambre qui rétrécit sans cesse, vous comprime. Déjà *dehors* à l'air d'une idée impossible.

Puis d'autres portes, d'autres gardiens. On vous demande de vider vos poches avant de franchir la porte à barreaux au fond du couloir.

Dans quelques instants vous allez rencontrer des hommes qui vivent ici, vous allez leur parler de musique, d'une idée de liberté que vous essayez de traduire en sons, collectivement. Vous ne savez plus bien de quoi il s'agit, vous perdez la trame du raisonnement. Vous vous accrochez à des détails, des restes de ces idées qui vous reviennent partiellement. Vous vous demandez comment mettre en relation vos idées et la vie soumise à cette architecture? Comment des idées peuvent-elles encore se réaliser dans cet ordre de béton immuable? Maintenant vous songez plus aux choses triviales de la vie ici qu'à vos idéaux de liberté. Vous n'arrivez plus à atteindre la loge de vos rêves. « *Je ne sais pas, je ne sais rien.* »<sup>2</sup>

Après quatre autres portes verrouillées, on vous montre la pièce où vous allez travailler durant une année, deux soirs par semaine, au rez-de-chaussée inférieur. Elle vous semble une arrière boutique de boucherie : carrelage, colonnes en béton, petites fenêtres en hauteur, bouche d'égout au sol, acoustique de salle de bain. Rien ne déborde. Dans un coin, tout de même, quelques sculptures en terre de l'atelier de modelage, seule trace possible de fantaisie.

Maintenant le gardien vous quitte, il va remonter chercher les personnes intéressées à l'atelier. Il vous enferme dans la pièce. Vous vous rappelez très intensément le bruit des clés fermant la porte et, derrière, le bruit des pas s'éloignant.

---

<sup>1</sup> À la relecture, vous vous dites qu'il serait faux de penser que le concept de beauté y est absent, parce qu'il y a bien des fleurs, mais il semble que ce soit également pour maintenir l'ordre de la forme. La beauté ne se tourne pas vers l'intérieur, elle est plutôt la marque d'une frontière.

<sup>2</sup> Extrait de « Description d'un tableau », pièce musicale créée durant l'atelier et inspirée par un tableau de S. participant de l'atelier. Texte intégral : *Sur le tableau il y a une jeune femme. Elle a l'air mélancolique. On dirait qu'elle arrive de son monde, comme apportée par le vent. Un vent qui l'enveloppe. Son cou est long et droit, ses cheveux sont couleur rouille, et ses yeux sont bleus, bleus profond. Son regard est comme venu d'ailleurs. C'est comme si elle voulait venir vers nous, nous parler. Comme si elle voulait dire « je ne sais pas, je ne sais rien ». Elle dit : « je ne sais pas, je ne sais rien ». L'image se referme.*

Vous pensez à la solitude, à votre enfermement en vous-même, à votre corps, à vos idées – confusément à tout ce que vous percevez parfois comme un isolement.

Vos idées... Vous vous dites que peut-être vos idées vous enferment également. Vous essayez de penser à celles qui vous ont fait venir ici, celles que d'un instant à l'autre vous devrez exposer, proposer comme point de rendez-vous pour une démarche qui devrait devenir un partage commun sur la notion de liberté et de communauté en musique.

Mais qui êtes-vous au juste? Pourquoi êtes-vous arrivé jusqu'ici puisque vous constatez à l'instant que probablement vos réflexions musicales ne tiennent, pas ne serait-ce qu'en face d'une architecture faite pour isoler de façon oppressante?

Vous avez une sensation de cassure. Vous essayer de vous ressaisir, mais vous ne pouvez plus vous appuyer sur vos réflexions parce qu'elles vous semblent déjà dénuées de sens.

Violemment vous saisissez vos propres limites et vous constatez l'ampleur de votre faiblesse. Vous basculez alors vers la transgression. Vous cherchez à transgresser vos propres certitudes, à trouver l'ouverture qu'il vous faut à nouveau pour entrer en relation avec le lieu où vous vous trouvez, avec les hommes qui vivent ici.

La clé, la porte, des hommes entrent : séance d'information sur l'atelier de « musique libre en prison ».

Vous vous présentez : *je m'appelle... je suis... je vous propose* – et là, vous n'êtes plus sûre, vous avez surtout un grand désir de comprendre, de rencontrer; mais est-ce encore possible *ici*? Vous essayez de transgresser, vous ne savez pas vraiment où vous êtes ni où vous allez. Tant pis. Allons-y.

Chacun se présente. La discussion est difficile, aucun plancher solide ne la soutient...

Passons à côté, présentation musicale : « voici comment je joue ». Vous vous trompez, vous produisez quelque chose de radical, mais ce n'est pas très encourageant. Vous peinez à donner envie d'y participer.

Chacun se présente pareillement. Vous constatez que chacun – comme vous-même – se réfugie dans la facilité personnelle. Vous vous dites : nous allons devoir apprendre d'abord à transgresser ensemble, à ne plus avoir peur. Premier point commun donc : la transgression. Cela commence à vous sembler naturel de commencer ainsi. Vous tentez de le formuler, mais les mots sont encore maladroits.

Beaucoup d'intéressés se désintéressent vite et ne viennent pas le jour suivant. Seuls demeurent ceux qui, visiblement, ne sont pas bien intégrés à la vie *ici*. Est-ce un hasard? Vous pensez que non. Vous aurez le temps de le vérifier.

Puis revient le gardien, c'est le moment pour les hommes qui vivent ici de remonter dans leur cellule individuelle, pour vous de « rentrer chez vous », de quitter *ici* pour *là-bas*. Cela vous soulage et en même temps vous appréhendez cette idée. Pourrez-vous vraiment à nouveau sortir? Il vous semble qu'à cet instant la question s'est inversée : pourquoi êtes-vous habituellement *là-bas*?

*Immanuel de Souza*  
15 janvier 2012